



Le caractère de ce prince chevaleresque, ses aspirations, et les circonstances de sa mort, dans un pays étranger dont il avait été nommé Empereur, font de Maximilien l'un des personnages, qui en plein XIX^{ème} siècle, jouèrent le rôle le plus étonnant.

Vers 1840, dans le parc de Schoenbrunn, le château romantique des environs de Vienne où se plaisait la famille royale d'Autriche, quatre enfants jouaient à la guerre. Le plus grand, âgé de dix ans, qui était un garçon déjà solide, au regard d'un bleu d'acier, à l'allure fière, voulait toujours être le Roi ou le Général.

Son cadet, Ferdinand-Charles-Maximilien, était d'apparence chétive et s'accommodait du rôle d'écuyer. Il s'abandonnait à son imagination, qui était vive. Il se voyait corsaire ou chevalier. Il délivrait des princesses.

Les plus petits des quatre, Charles-Ludovic et Ludovic-Victor, constituaient à eux seuls toute la troupe — avant garde et arrière-garde. Mais il ne semble pas qu'ils aient jamais joué un rôle important dans les batailles.

Dix ans plus tard, l'aîné, François-Joseph, après une conjuration de famille, était monté sur le trône, et, malgré son jeune âge, gouvernait en autocrate, selon la tradition des Habsbourg. Maximilien avait entrepris ses premiers voyages en qualité de cadet de la marine impériale, cependant que les deux derniers, encore adolescents, menaient à la Cour une existence que venaient assombrir des catastrophes qui ne cessèrent d'accabler cette malheureuse famille.

A cette époque, le plus favorisé de tous était le cadet.

La mer et les terres lointaines devenaient son domaine et son âme romantique découvrait, dans l'aventure et l'exploration, les satisfactions généreuses qui lui auraient été refusées s'il était resté dans sa patrie.

Pourtant, un jour devait venir où Maximilien sacrifierait son idéal à la raison d'Etat.

En 1856, Maximilien est convoqué par son frère et empereur François-Joseph. Respectueusement, il se rend à Vienne pour y prendre les ordres. La situation était grave pour l'Autriche. La guerre de Crimée avait pris fin. Le Congrès de Paris assurait à l'Angleterre et à la France une situa-

tion privilégiée en Europe. Un rapprochement avec les puissances occidentales paraissait nécessaire à l'existence de l'Autriche.

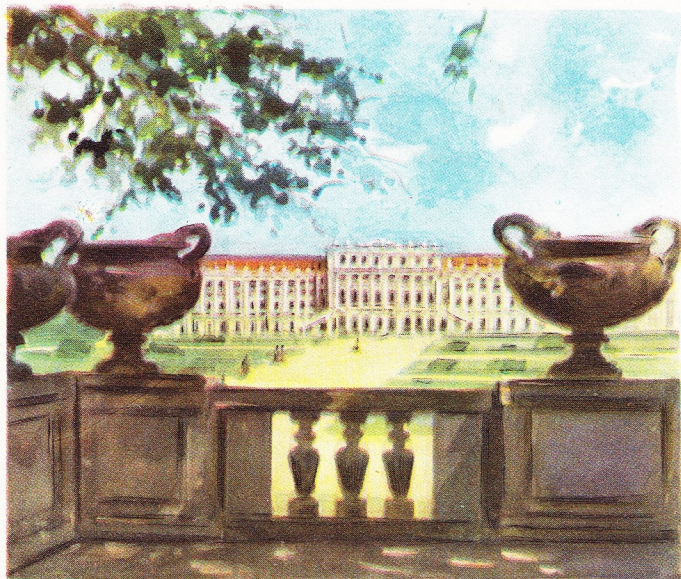
La première mesure devait consister en un changement de politique à l'égard de la Lombardie et de la Vénétie, alors soumises à l'Empire des Habsbourg. On pouvait espérer une détente si l'on considérait, dans un esprit d'apaisement, les revendications italiennes, et en attendre un revirement de l'attitude nettement hostile de la France et de l'Angleterre.

C'était au jeune Archiduc, à la figure sympathique et douce, qui jusque-là s'était volontairement tenu à l'écart de toute intrigue, d'inaugurer cette nouvelle orientation de la diplomatie. Désigné pour prendre la succession du Maréchal Radetzky au poste de gouverneur de la Lombardie et de la Vénétie, Maximilien ne pouvait se soustraire à sa mission. L'eût-il même voulu qu'il n'était pas en son pouvoir de désobéir à l'Empereur. Tout ce qu'il put obtenir, avant de prendre possession de son poste, fut un délai dont il profita pour épouser la belle Charlotte, fille de Léopold de Belgique, pour laquelle il éprouvait depuis longtemps un sentiment de tendresse.

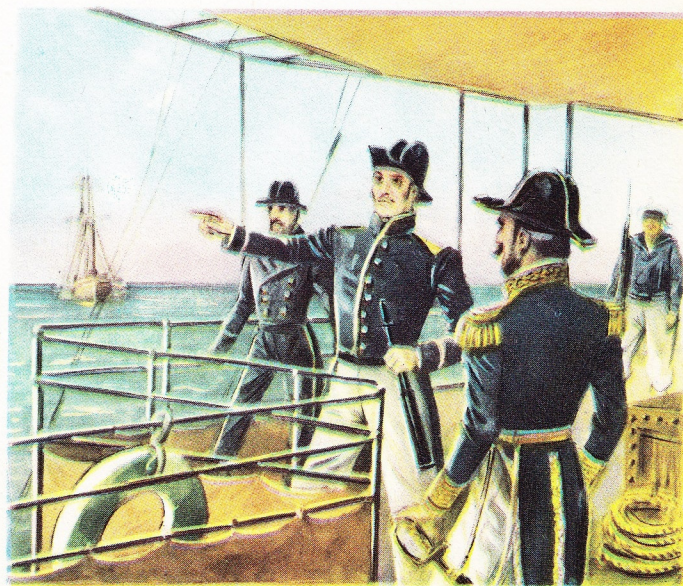
Il reçut en cadeau de mariage le splendide château de Miramar qui, dans sa blancheur de marbre, semble vouloir s'élançer dans les flots, comme la proue d'un navire. La Princesse Charlotte en fut enthousiasmée.

Elle avait dix-sept ans. Non moins portée aux rêves que Maximilien, et follement ambitieuse, comme son père, elle croyait à portée de la main tout ce qui enchantait sa jeune imagination.

Durant les deux années de son séjour à Milan, le nouveau gouverneur consacra sincèrement ses efforts à concilier les intérêts du peuple italien avec ceux de sa dynastie. Il obtint des amnisties, ainsi que des mesures économiques favorables aux Italiens. Il s'attacha la coopération directe



Le château de Schönbrunn, où se déroula l'enfance de Maximilien. La nature romantique du prince s'y affirmait déjà dans ses jeux.



Maximilien, revêtu de l'uniforme de cadet de la marine autrichienne. Dans ses Mémoires il a relaté ses merveilleux voyages.

de notabilités influentes, dans les deux provinces, et favorisera très largement l'entreprise de vastes travaux publics. Il ne pouvait vaincre cependant la méfiance des patriotes, ni faire en sorte qu'un peuple, né pour être libre, consentît, si doux que pût être le joug, à supporter ce joug.

Aux premiers troubles qui marquèrent la révolte de 1859, l'Archiduc, triste et déçu, quitta Milan pour Miramar, où il reprit bientôt ses fonctions dans la marine impériale autrichienne. Son premier voyage en Amérique du Sud — prélude de sa folle aventure — remonte à cette époque.

Avant de poursuivre, jetons nos regards sur le pays où se déroulera le drame que va devenir la vie de Maximilien de Habsbourg.

Théâtre de luttes implacables, presque depuis l'arrivée des colons, le Mexique était, en 1860, une République groupant 19 Etats où vivaient, sans se mêler mais non sans se haïr, des hommes de multiples races. Les conflits y succédaient aux conflits.

La domination espagnole, établie par Fernand Cortès en 1521, par la force et la terreur, avait pris un caractère d'autant plus répressif et cruel qu'elle était moins reconnue dans le fond des coeurs. Même des colons espagnols s'étaient joints parfois aux révoltés, si bien qu'au bout de trois siècles, ce sont eux qui étaient parvenus à faire du Mexique un empire indépendant.

En 1824 quelques partisans, soutenus par les Etats-Unis, avaient renversé la monarchie et fait proclamer la République. Les monarchistes n'en renoncèrent pas, pour autant, à toute revendication, et quand ils virent les Etats-Unis engagés dans la Guerre de Sécession, ils estimèrent le moment venu de prendre leur revanche.

José Miguel Guttierrez de Estrada, qui se trouvait à Paris avec d'autres réfugiés politiques, pensa qu'il serait adroit de solliciter l'appui de Napoléon III, qui, poursuivant ses rêves impériaux, désirait fonder au Mexique un Etat latin, dont la force servirait de contrepoids à la puissance croissante des Etats-Unis. Napoléon III donna volontiers son adhésion aux projets de Guttierrez et envoya au Mexique un corps expéditionnaire pour occuper le territoire.

Après une lutte sans merci, les Français entrèrent à Mexico, capitale de la République, le 7 juin 1863 et le chef des Républicains, Benito Juarez, chercha un refuge à St-Louis Potosi. L'Empire fut proclamé et Napoléon en offrit la couronne à Maximilien de Habsbourg.

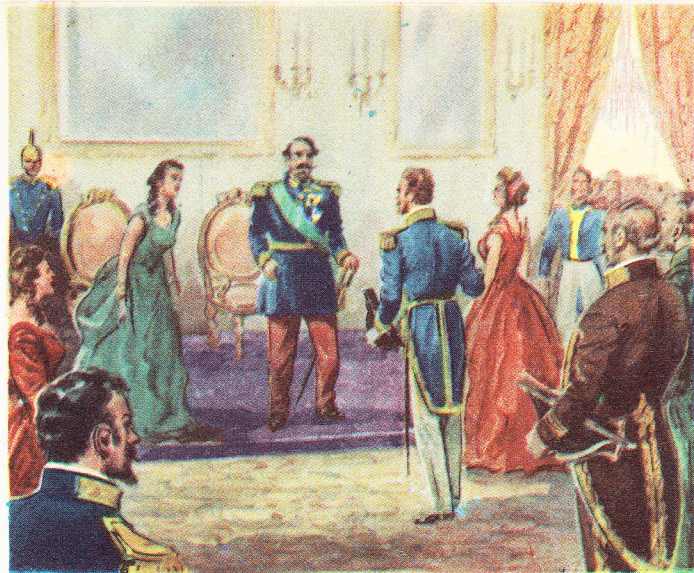
En vain, Richard Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris, tenta de dissuader l'Archiduc de se prêter à une entreprise qu'il jugeait très incertaine et pleine de dangers. Maximilien et Charlotte étaient jeunes, et tous deux avaient la fièvre de l'aventure. Lui voyait, dans cette offre, l'occasion de réaliser ses rêves; elle, le moyen de satisfaire son orgueil en ceignant une couronne impériale.

Les négociations avec le gouvernement français aboutissant à un accord aux termes duquel Napoléon III assurait à l'Archiduc, pendant trois ans, l'assistance d'une armée de 20.000 hommes. Maximilien renonçait, de son côté, à toute prétention ultérieure au trône d'Autriche.

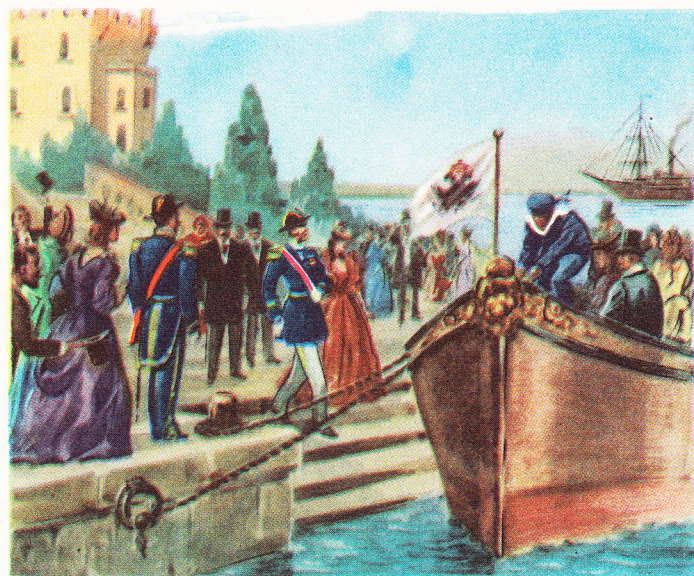
Le 10 avril 1864, une délégation conduite par Guttierrez arrivait à Miramar, pour apporter à Maximilien la consécration officielle de son nouveau pouvoir et, comme des personnages de contes de fées, l'Empereur et l'Impératrice du Mexique s'embarquèrent, dans un tourbillon d'oriflammes et un tonnerre d'acclamations, à bord du vaisseau qui devait porter leur fortune au-delà des Océans.

Mais la griserie de la gloire allait être éphémère à ces souverains illusoire. Alors que Maximilien ne pouvait compter que sur les médiocres subventions et les baïonnettes de la France, les forces républicaines, aux ordres de Juarez, appuyées par les Etats-Unis, regagnaient du terrain en opposant une résistance farouche à l'étranger.

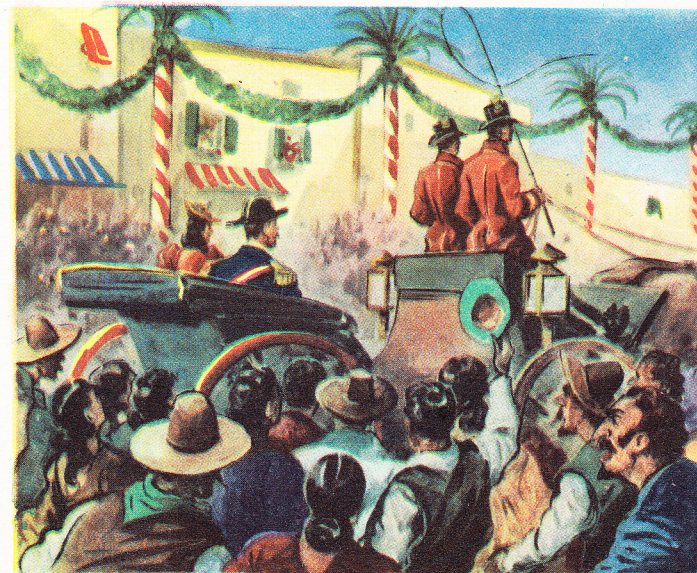
En 1866, après deux années de tourments et d'incertitudes, le spectre de la défaite se levait à l'horizon. Paris et Vienne se trouvaient de l'autre côté de l'Atlantique, tandis



Maximilien et Charlotte à la Cour de Napoléon III. L'éphémère Empire mexicain était encore à naître. Le futur «Empereur» et sa femme étaient encore des gens heureux!...



Au mois d'avril 1864, Maximilien et Charlotte viennent de quitter leur château de Miramar et s'embarquent pour le Mexique, où les attend une couronne funeste!



A Vera Cruz des ovations trompeuses accueillent le couple impérial, tandis que, dans le plus grand secret, Juarez rassemble des partisans pour le chasser. Parmi les acclamations, des cris hostiles percent déjà...



L'Empire de Maximilien fut bientôt le théâtre d'une révolution qui s'acheva avec l'entrée victorieuse, à Mexico, du général républicain Porfirio Diaz et la fuite de l'Empereur à Querctaro.



Charlotte, qui ne désespérait pas, plaida d'abord auprès de Napoléon III la cause de son mari. Ses efforts furent inutiles... La douleur que devait lui causer la mort de Maximilien la rendit folle.



Le 19 juin 1867, Maximilien de Habsbourg, Archiduc d'Autriche, était fusillé avec les généraux Miramon et Mejia. Conclusion tragique d'un rêve de puissance...

que la révolution ne cessait d'accroître ses forces. Le coeur du pays était menacé!

Une suprême démarche en Europe représentait l'ultime espoir. Charlotte s'en chargea. Elle partit pour la France, afin d'y présenter la requête de son époux et d'exposer la situation en détail à Napoléon III.

Mais l'Empereur des Français était alors fort préoccupé des menaces de la Prusse; de plus, il avait reçu, des Etats-Unis, un ultimatum d'avoir à se désintéresser de la question mexicaine. Il ne put donc faire autre chose que de conseiller à Charlotte et à son mari d'abdiquer.

Si un tel conseil avait été transmis à temps, la vie de Maximilien de Habsbourg eût été sauvée. Mais Charlotte, n'écoutant que la voix de son orgueil, refusa de se reconnaître vaincue. Elle continua, dans ses lettres à son mari, de l'encourager à la résistance, se rendant de Paris à Vienne, et de Vienne à Rome, espérant toujours que son beau-frère, l'Empereur François-Joseph, et le Pape interviendraient en faveur de la couronne mexicaine...

Pendant ce temps les événements se précipitaient. Le général français qui, à contre-coeur, avait reçu l'ordre de retirer ses troupes, abandonnait à son destin l'Empereur infortuné qui, désormais sans soutien, s'était réfugié à Queretaro.

Le 16 mai 1867, voyant que son désastre était sans remède, il se rendit aux Républicains. La seule pensée qui allait le soutenir encore, était l'espoir de revoir Charlotte, en la rejoignant au château de Miramar, ce château que, dans une ode magnifique, le poète italien Carducci appela «Nid d'amour qui fut en vain construit!».

Mais Juarez était assoiffé de vengeance et ce fut sans succès que les représentants diplomatiques des puissances occidentales tentèrent d'apaiser sa rage. L'intervention des Etats-Unis fut elle-même inutile. Il se refusa à toute clémence. Une cour martiale fut instituée, Maximilien fut jugé et condamné à mort, en vertu d'une loi de 1862 qui prévoyait cette peine pour les ennemis de la République.

Le 19 juin 1867, à Cerro de Las Campanas, près de Queretaro, Maximilien de Habsbourg, Prince d'un Conte de Fées, Empereur qui s'était maintenu par la force et que la force avait abattu, tombait à l'âge de 35 ans, loin de la femme qu'il aimait, loin de sa véritable patrie, percé des balles d'un peloton d'exécution. Rendue folle par la douleur, Charlotte erra pendant de longues années de Miramar à Laeken, perpétuellement poursuivie par les spectres de son passé et les images de son bonheur trop court.

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître



ARTS

SCIENCES

HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS



VOL. I

TOUT CONNAITRE
Encyclopédie en couleurs

Editeur
VITA MERAVIGLIOSA
Via Cerva 11,
MILANO